

Mes rencontres avec Lénine entre 1893 et 1900

I. Lalaïantz

Source : Publié pour la première fois en russe dans la revue «Proletarskaia revoliutsiia», n° 1 (84), 1929, p. 49, et en français dans: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Moscou : Éditions en langues étrangères, pp. 142-159. Notes MIA.

À la veille du Nouvel An 1893, les gendarmes opérèrent un grand coup de filet dans les diverses organisations clandestines de Kazan et arrêtèrent plus de cinquante personnes (trahison de l'étudiant Ostrianine). J'étais parmi les arrêtés. Après les avoir gardés près de deux mois en prison, les gendarmes relâchèrent la plupart des détenus « jusqu'au jugement », sous la surveillance secrète de la police ; les libérés étaient invités à quitter Kazan dans les trois jours. À moi personnellement, on me proposa de « choisir librement » et d'indiquer la localité où j'avais l'intention de me fixer dans l'attente du verdict ; on avait « aimablement » énuméré toutes les villes où je ne pouvais me rendre.

La liste des lieux interdits se révéla assez longue. Il suffit de dire qu'en plus des capitales, évidemment, elle comprenait toutes les villes universitaires, tous les centres industriels et une série de villes « suspectes » aux yeux de la gendarmerie, comme : Saratov, Nijni-Novgorod, Tver, Tiflis, etc. Devant une telle « liberté » de choix, je voulus protester ; mais on me répondit, toujours avec le même sourire, qu'en ce cas je pouvais demeurer en prison. Il n'y avait rien à faire, je devais « choisir ». En fin de compte, je me décidai pour Samara, bien qu'à l'époque, je n'eusse, à vrai dire, pas la moindre idée des conditions d'existence dans cette ville.

Mes préparatifs ne furent pas longs. Les quelques jours dont je disposais furent employés à me renseigner chez mes amis, pour savoir ce que c'était que Samara, et me procurer ne fût-ce que quelques adresses, pour ne pas me sentir tout à fait comme Robinson dans cette nouvelle ville. Il est vrai que ces informations ne me donnèrent rien : plus exactement, je n'obtins aucun renseignement sur Samara, si ce n'est que c'était une ville provinciale, pourvue de toutes les institutions auxquelles elle avait droit, que, tout de même, ce n'était pas un trou comme Simbirsk, etc., mais tout cela, je le savais. Pour ce qui était des contacts et connaissances, on me donna deux ou trois adresses, en me prévenant que je n'y trouverais probablement rien d'intéressant.

Je me rappelle que l'une de ces adresses était celle du docteur Portougalov (le vieux) ; je devais me présenter chez lui et faire connaissance avec sa famille ; l'autre adresse était celle d'un certain Dolgov, vieillard lui aussi, ancien *narodovoletz*¹, qui avait été impliqué je ne me rappelle plus exactement dans quelle affaire, dans le procès Dolgouchinski, je crois.

Muni de ces « riches » renseignements et d'un « laissez-passer », je traversai en traîneau la Volga, et gagnai la station Rouzaïevka, si je ne me trompe, et, de là, par chemin de fer, Samara.

1. Ancien membre de l'organisation terroriste « Narodnaïa Volia » (la Volonté du peuple) des années 1880.

Je ruminais de tristes pensées : « Qu'est-ce que cette ville où je me rends ? Y trouverai-je les livres dont j'ai besoin ? Quelles relations m'y ferai-je ? ». Toutes ces questions et d'autres analogues m'obsédèrent durant tout le voyage. Le fait que le gendarme, en voyant le « choix » que j'avais fait, se fût exclamé, approbatif : « Ah, c'est parfait ! » attestait que la gendarmerie considérait cette ville comme parfaitement « sûre », et, par conséquent... Bah ! que faire ? On en voit de pires...

Enfin, la voilà donc, cette mystérieuse Samara.

Ayant loué une chambre, j'entrepris dès le lendemain de nouer des relations d'après les adresses qu'on m'avait indiquées.

Je passai plusieurs heures chez les Portougalov. On me fit un accueil assez cordial, on m'offrit du thé, etc., enfin tout ce qui est d'usage en pareil cas. La famille était presque au complet. Une famille instruite, bien élevée, très modérément libérale. Tout y était propre et soigné ; au salon, les murs étaient ornés de portraits d'écrivains classiques russes d'avant-garde, avec cette inscription : « *Le sel de la terre russe.* » Cependant, malgré cette modération, le vieux m'assura que la gendarmerie locale le surveillait jusqu'à présent et regardait toute sa famille d'un œil fort soupçonneux.

Nous parlâmes de tout en général et de rien en particulier. La conversation était passablement ennuyeuse, exception faite pour le récit du docteur sur les égouts de Paris et les terrains d'épandage de sa banlieue, qu'il avait visités, en sa qualité de médecin sanitaire, sur autorisation spéciale du maire de Paris. Il raconta tout cela avec vivacité et en détail, et je l'écoutai avec un grand intérêt.

Le lendemain je rendis visite à Dolgov. Ce bon vieux qui en avait tant vu au cours de son existence, vivait seul et m'accueillit avec une chaude cordialité. Après l'avoir renseigné sur mon compte, comme cela est de rigueur en pareil cas, et lui avoir communiqué les dernières nouvelles de Kazan, je l'écoutai parler des temps passés et de la vie à Samara. Pendant notre entretien, le thé traditionnel apparut discrètement (une femme assurait le service).

À ce moment, quelqu'un frappa à la porte ; un jeune homme entra, paraissant âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, de taille moyenne mais solidement bâti, aux cheveux blonds, à la moustache et à la barbe nettement roussâtres. Il avait une physionomie extraordinairement intelligente et profondément sympathique, qui disposait d'emblée en sa faveur. C'était Vladimir Ilitch Oulianov.

Mon hôte ne nous présenta pas l'un à l'autre ; il nous proposa simplement de faire connaissance. Nous nous serrâmes les mains et, comme cela arrive souvent la première fois, nous bredouillâmes nos noms respectifs. La conversation reprit et le nouveau venu y prit part. C'était surtout le maître de la maison qui parlait ; nous donnions la réplique, en échangeant de fréquents coups d'œil. L'entretien roulait sur des questions générales, peu intéressantes. C'est alors que Dolgov, l'air sérieux, déclara, entre autres, que dans la dernière livraison de la revue « *Vestnik Evropy* » [Le Messenger de l'Europe], je crois, il y avait un article très bien sur la nécessité de supprimer les punitions corporelles (le fouet) en général, et notamment, à l'égard des paysans. Involontairement, nous ébauchâmes un sourire. L'ayant remarqué, le maître de la maison se hâta de nous morigéner avec bonhomie, « *Oui, oui, naturellement, vous autres, marxistes, cela ne vous intéresse guère, surtout que cela concerne le moujik ; vous ne voulez avoir affaire qu'aux ouvriers.* ». Nous nous mîmes à rire franchement. La conversation se poursuivit encore quelque temps ; puis, ayant pris congé de Dolgov, nous sortîmes ensemble.

Tout en marchant, nous engageâmes une conversation qui nous permit de faire plus ample connaissance ; je racontai tout ce que je pus sur la vie à Kazan et, à mon tour, j'écoutai avec un grand intérêt tout ce que Vladimir Ilitch me communiqua sur Samara, au cours de cette première soirée où nous nous étions rencontrés. Naturellement, notre conversation roula ensuite sur les populistes et les marxistes ; nous étions emballés au point que nous arrivâmes, sans nous en apercevoir, devant la porte de sa maison ; et comme nous en étions au moment le plus intéressant de notre conversation, Vladimir

Ilitch me proposa de me faire un pas de conduite. Quand nous arrivâmes insensiblement devant mon domicile, je lui fis la même proposition...

C'est ainsi qu'en nous reconduisant l'un l'autre « encore un peu », nous fîmes le trajet quatre fois ! Enfin, ayant compris que, de toute façon, nous ne pouvions nous dire tout, nous nous arrê tâmes quelque part à mi-chemin, et, après avoir échangé une vigoureuse poignée de main, nous rentrâmes chacun chez soi ; il avait été entendu que, le lendemain soir, il m'emmènerait faire connaissance avec quelques personnes et, tout d'abord, avec son proche ami A. Popov ([A. Skliarenko](#)).

C'est ainsi que je fis pour la première fois connaissance avec Vladimir Ilitch. Rentré chez moi, je fus long à me coucher ; j'arpentais ma chambre, je sentais un joyeux enthousiasme dans l'âme, je repassais mentalement, jusque dans les détails, tous nos entretiens. Effectivement, Vladimir Ilitch avait produit sur moi une très forte impression. Dans ce jeune homme de vingt-trois ans se trouvaient étonnamment combinés d'une part, la simplicité, la délicatesse, l'optimisme et la fougue juvénile, et d'autre part, une pensée sérieuse, de profondes connaissances, un esprit de suite et une logique implacables, la clarté et la précision des jugements et des définitions. Du coup, Samara ne m'apparut plus un trou perdu, et, après cette première rencontre, je me réjouis d'avoir choisi précisément cette ville.

Le lendemain soir, comme nous étions convenus, je passai chez Vladimir Ilitch. En ce temps-là, toute la famille Oulianov occupait un appartement dans la maison du marchand Rytikov, à l'angle des rues Potchtovaïa et Sokolnitchia. Outre Vladimir Ilitch, la famille comprenait sa mère Maria Alexandrovna, ses sœurs – [Anna Ilinitchna](#) avec son mari [Mark Elizarov](#), et [Maria Ilinitchna](#), ainsi que son frère [Dmitri Ilitch](#) ; ces deux derniers faisaient encore leurs études au lycée. Vladimir Ilitch me présenta à toute sa famille ; au bout d'un moment, nous nous rendîmes tous les deux chez Skliarenko. Il habitait le même quartier que Vladimir Ilitch, mais encore plus près du faubourg, où il occupait un logement de deux pièces exigües. Il trouvait que ce petit logement était très commode pour le travail clandestin ; à présent, je ne me rappelle plus exactement en quoi consistait cette commodité. Il vivait avec sa compagne et camarade Lébédéva, étudiante de l'école locale d'aides-médecins, personne très intelligente, très discrète, silencieuse, et vénérant littéralement son ami. Je tiens à dire tout de suite quelques mots à propos de Skliarenko. Il n'avait pas un seul nom et prénom, mais plusieurs ; le nom le plus populaire parmi ses connaissances, était celui de Popov Alexéi Vassiliévitch ; l'autre, plus officiel pourrait-on dire, était Skliarenko Alexéï Pavlovitch ; il portait encore le nom de Balboutsinovski. Et tout cela, non point pour des considérations de clandestinité, mais parce qu'il avait le malheur d'être, comme on disait alors, un « enfant illégitime ».

Nous voilà donc chez A. Skliarenko qui, visiblement, avait été averti de notre visite. C'était un jeune homme, à peu près du même âge qu'Oulianov, grand, svelte, aisé dans ses mouvements, avec un beau visage intelligent et expressif. Très sympathique, sociable et spirituel, il jouissait d'une grande influence et d'une grande popularité parmi la jeunesse studieuse, et pas seulement parmi les intellectuels, les ouvriers (les cheminots surtout) parmi lesquels il avait des relations assez étendues pour l'époque, l'aimaient aussi beaucoup, surtout parce qu'il savait leur parler simplement, familièrement, sans flatterie, sans obséquiosité, etc.

Au moment de notre rencontre, Skliarenko était déjà un marxiste accompli ; il avait été emprisonné à « Kresty » (prison cellulaire de Pétersbourg), où il s'était fait tisseur. À l'opposé de Vladimir Ilitch, il ne se distinguait pas par l'assiduité, par un penchant pour les études théoriques patientes et obstinées, nécessitant la solitude et la persévérance. Il était surtout un praticien, avec une prédilection pour la propagande et l'agitation ; il lui fallait toujours une société, il avait toujours besoin d'un auditoire prêtant une oreille attentive à ses paroles, et au sein duquel il pût sentir son rôle dirigeant.

Notre rencontre avec Skliarenko fut très joyeuse ; après avoir échangé une vigoureuse et amicale poignée de mains, nous nous sentîmes aussitôt comme de vieilles connaissances. Vladimir Ilitch resta un moment avec nous ; il parla des derniers articles d'orientation populiste parus dans les revues, et puis nous laissa seuls. Alexéï Pavlovitch me décrivit, d'une façon très intéressante et détaillée, la

société de Samara, les cercles qu'il avait organisés, la lutte qu'il menait en commun avec Vladimir Ilitch contre les populistes locaux ; il me dit les idées saugrenues et risibles qu'on se faisait des marxistes en général, et des marxistes russes en particulier, idées que souvent on entendait de la bouche de populistes d'aspect très respectable, et qui avaient subi bien des épreuves. Il se plaignit du manque de littérature illégale. Cependant, je pus bientôt me convaincre que ces plaintes étaient un peu injustifiées : il y avait à Samara bon nombre d'ouvrages que je n'avais pas trouvés à Kazan. Il est vrai qu'un grand nombre d'entre eux n'existaient qu'en allemand, comme : *Misère de la philosophie* de Marx, 2e édition, le *Manifeste du Parti communiste*, *L'Anti-Dühring* et *La situation des classes laborieuses en Angleterre*, d'Engels, un assez grand nombre de livraisons de la revue « *Die Neue Zeit* », les comptes rendus sténographiés des séances du Reichstag allemand, etc., – livres qu'utilisait Vladimir Ilitch et dont pouvaient se servir d'autres personnes, qui lui étaient très proches évidemment. Même les publications genevoises du groupe « Libération du Travail » étaient plus nombreuses qu'à Kazan. Ensuite, j'appris qu'il existait à Samara une bibliothèque semi-légale, très riche et très intéressante, comprenant des livres et revues parus légalement en leur temps, mais, par la suite, retirés de la circulation.

Le temps s'écoulait insensiblement. Il était déjà très tard lorsque je me levai pour prendre congé. Je tendis la main à Skliarenko. Sans la lâcher, il voulut me persuader qu'il était encore très tôt puisqu' « *il y avait encore loin jusqu'à l'aube* ».

Dès les premiers temps, allant souvent en visite chez Vladimir Ilitch et chez Alexéï Vassiliévitch Popov (je me permettrai d'appeler A. Skliarenko ainsi puisque nous tous l'appellions ainsi à l'époque), surtout chez Popov, je me liai étroitement avec tous les deux. Bientôt on nous surnomma dans la ville le trio, en ajoutant à ce mot telle ou telle épithète, selon l'attitude « idéologique » à notre égard de celui qui parlait. Notre trio – ou, selon les autres, notre « cercle » – était en effet étroitement soudé ; nous apparaissions et « nous nous produisions » toujours ensemble. Je dis « nous nous produisions » en ce sens que, si un ou deux d'entre nous se présentaient quelque part, le deuxième et le troisième ne se faisaient guère attendre. Au demeurant, quand commençait l'été, c'étaient Popov et moi qui représentions notre « trio », car la famille Oulianov, et, avec elle, Vladimir Ilitch, se transportait pour la saison dans leur propriété d'Alakaïevka où il poursuivait ses études avec la même assiduité, et où, Popov et moi, nous lui rendîmes maintes fois visite, ainsi qu'à sa famille.

Au moment où je fis sa connaissance, Vladimir Ilitch était avocat stagiaire. Il avait été exclu de l'Université de Kazan, comme un des participants les plus actifs des « troubles » estudiantins de décembre 1887 ; plus tard après s'être préparé, il passa les examens de fin d'études à l'Université, comme externe, en 1891 ; à cet effet, il s'était rendu à Pétersbourg. Etant, comme je l'ai déjà dit, avocat stagiaire, Vladimir Ilitch n'exerçait guère à Samara : ce n'était pas la pratique juridique qui l'attirait, mais le travail révolutionnaire, le travail dans le domaine de la théorie et de la pratique du marxisme révolutionnaire. Ayant décidé de se transporter à Pétersbourg en automne 1893, il consacrait beaucoup de temps à Samara, en plus des études purement théoriques, aux travaux littéraires, à la rédaction de résumés d'articles, de rapports, etc. À cette époque, comme on le sait, les marxistes russes étaient totalement privés de la possibilité de formuler ou défendre leurs conceptions théoriques, même dans la presse légale, possibilités dont jouissaient très largement toutes sortes de publicistes, les « économistes », etc., du camp populiste, comme [N. Mikhailovski](#), V.V. ([V. Vorontsov](#)), [Nikolaï-on](#), Krivenko, etc., etc., dans leur revue « *Rousskoïé Bogatsivo* » [La Richesse russe]. À quel point la censure sévissait alors contre la littérature marxiste, on peut en juger, par exemple, d'après les faits suivants. À la fin des années 80, on interdit une revue juridique spéciale « *Iouriditcheski Vestnik* » [Le Messenger juridique] tout à fait inoffensive, à cause d'un seul article de P. Skvortsov, qui avait donné une sèche analyse en chiffres de notre économie et, je crois, cité quelque part le nom de Marx. Dans la presse, on ne pouvait employer les mots ; « marxistes russes » ou « disciples russes de Marx » ; on était contraint de dire : « les élèves russes qui », etc. Ou, par exemple, il était interdit de citer dans la presse le nom de [N. Tchernychevski](#) ; on disait : l'auteur des « *Essais sur la littérature russe du temps de Gogol* », et le reste à l'avenant.

Les écrits littéraires de Vladimir Ilitch étaient, d'un côté, de caractère économique, par exemple : analyse critique détaillée du livre d'un certain Postnikov, *L'Économie paysanne du Sud de la Russie* ; analyse des articles de V. V. sous le titre : *Les destinées du capitalisme en Russie* ; analyse d'un article manuscrit de [N. Fédossév](#) sur les causes économiques de l'abolition du servage en Russie, etc.; d'un autre côté, c'étaient des écrits politiques comme, par exemple, les premières ébauches de son ouvrage *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*, et certains autres ouvrages dont, à présent, je ne me rappelle plus les titres.

Je dois dire qu'à cette époque, c'est-à-dire en hiver et au printemps 1893, Vladimir Ilitch, étant presque totalement absorbé par ses études, se montrait relativement peu dans le grand public, notamment parmi les jeunes intellectuels ; après son retour d'Alakaïevka, il quitta bientôt et définitivement Samara pour Petersbourg, où il s'adonna entièrement au travail révolutionnaire clandestin, et prit la part la plus active dans ses branches les plus diverses. D'aucuns appelaient encore à l'époque notre trio le « cercle », à présent, surtout après la mort de Vladimir Ilitch, on parle souvent du « cercle de Samara », entendant par là notre trio ; en réalité, du moins dans le sens ordinaire, dans le sens d'organisation, nous n'avons jamais représenté un cercle ; ce « cercle » n'organisait pas de réunions régulières ; ni Vladimir Ilitch, ni aucun de nous, n'y donnèrent de leçons méthodiques. C'était simplement un petit groupe de camarades, de compagnons d'idées très unis, très intimement liés au milieu d'un océan d'intellectuels d'opinions différentes. Parmi ces intellectuels, il y avait, d'un côté, les représentants d'une orientation périmée, comme les anciens *narodovoltsy* et les populistes, génération aînée, et, parfois, très âgée ; de l'autre – les jeunes gens de la génération montante – étudiants ou exclus des établissements d'enseignement (universités, etc.) ; ces jeunes gens hésitaient, flottaient ; sur bien des points, ils partageaient les vues des marxistes ; mais, en même temps, ils n'avaient pas encore complètement abandonné les « sentiments » populistes et les idées qu'on se faisait des marxistes russes, dans le genre de celles-ci : « ils n'aiment pas du tout le moujik », « ils veulent priver de terre les paysans », « ils se réjouissent de la ruine des campagnes », et d'autres absurdités analogues, attribuées sous telle ou telle forme, très sérieusement et généreusement, aux marxistes, par leurs adversaires du camp des populistes et de leurs adeptes.

Souvent on pouvait entendre de la bouche des représentants de la jeune génération, cette question angoissée, adressée aux marxistes : « Vous autres, naturellement, vous êtes plus savants et plus intelligents qu'eux ; mais pourquoi voulez-vous à tout prix ruiner les paysans, en faire à tout prix des prolétaires ? » Je me rappelle que Popov préparait un rapport sur la situation économique des paysans de la province de Samara ; il faisait des calculs d'après des recueils statistiques du zemstvo et d'autres sources. Un de ces jeunes gens, ami du peuple, le trouve occupé à ce travail. Apprenant que Popov est justement en train de dénombrer les paysans sans cheval, le visiteur hoche la tête d'un air de reproche : « *Et vous n'avez pas pitié d'eux ! Vous êtes là à constater tranquillement ces phénomènes ?!* »...

J'ai déjà dit plus haut que nous ne faisons pas d'études méthodiques dans notre « cercle » ; mais, en même temps, il nous arrivait très souvent de nous réunir à trois chez Vladimir Ilitch, ou bien, le plus souvent, chez Popov, ou bien encore nous nous rendions simplement hors de la ville, par exemple à l'établissement de cure de koumys [lait de jument fermenté] Annaevskoïé, ou bien sur l'embarcadère du bord de la Volga, où nous pouvions, dans une pièce assez propre d'une modeste brasserie, causer des sujets qui nous intéressaient, en buvant un bock de bière de Jigouli pour détourner l'attention des importuns.

Popov avait un talent extraordinaire pour dénicher rapidement et à coup sûr une brasserie propre et calme, où l'on servait une excellente bière de Jigouli ; cela lui valut alors le titre honorifique de « docteur en bière », que lui décerna Vladimir Ilitch. Ce surnom fut aussitôt adopté par nous « à l'unanimité » et « sans débats » ; ce surnom s'était attaché à lui au point, qu'entre nous, nous n'appelions jamais autrement notre cher Alexéi Vassiliévitch. Presque trente ans plus tard, au cours d'un entretien avec Vladimir Ilitch, dans son cabinet de travail au Kremlin, – hélas ! – ce devait être ma dernière rencontre et mon dernier entretien avec lui², – après les premières salutations réciproques, il

2. 13 janvier 1922. (I.L.)

s'exclama : « *Et notre docteur en bière qui n'est plus !* »... Vladimir Ilitch avait prononcé cette phrase avec un sourire attristé...

Mais je reprends le fil de mon récit. Ainsi donc, nous nous réunissions en différents endroits, comme cela se trouvait. Au reste, si quelqu'un devait faire le compte rendu ou l'analyse d'une œuvre littéraire ou de notes, la réunion se tenait habituellement chez Popov ; ou bien chacun de nous prenait chez lui tel ou tel ouvrage à étudier, et puis on se rassemblait pour discuter.

Les questions qui nous intéressaient, et les sujets de nos causeries, étaient les plus variés : le développement de notre économie en général ; la situation de notre grande industrie et de notre agriculture ; la classe ouvrière chez nous et dans les pays d'Europe occidentale ; la théorie de la lutte de classes, la philosophie de l'histoire de Marx et d'Engels ; l'histoire du mouvement révolutionnaire chez nous et en Occident, etc. Je dois ajouter qu'étant au fond absolument d'accord entre nous sur toutes ces questions, nous ne comprenions pas tous de la même manière telle ou telle question particulière, ce qui, parfois, faisait naître entre nous des discussions acharnées, jusqu'au moment où grâce à une analyse détaillée du sujet, nous arrivions à une entière unité de pensée. C'était Vladimir Ilitch qui, presque toujours, avait raison. À présent, je ne me souviens plus du tout sur quelles questions portaient nos discussions, et quelle était, respectivement, la position de chacun de nous. Je me rappelle seulement que ces questions concernaient la paysannerie avant la chute du servage et après son abolition, la nature et l'appréciation des mouvements paysans, etc.

L'été de 1893 avait pris fin ; Vladimir Ilitch partit pour Pétersbourg ; la famille Oulianov se préparait à déménager à Moscou. Nous restions deux, Popov et moi.

À la fin de juin 1894, ce fut mon tour de quitter Samara : selon le verdict rendu pour l'affaire de Kazan, j'étais condamné à dix mois de prison à « Kresty » et à trois ans de séjour surveillé. Le 24 juin 1894, à la direction de la police de Samara, on nous donna lecture du verdict, à moi et à un autre camarade – feu M. Korniliev ; après quoi, nous fûmes arrêtés sur-le-champ et conduits à la prison locale ; huit jours plus tard, on nous expédiait sous escorte à Petersbourg.

Le jour du départ des condamnés, alors qu'on s'alignait dans la cour de la prison, Popov et moi, nous réussîmes à échanger à travers la grille quelques amicales paroles d'adieu ; quand les condamnés arrivèrent à la porte, Popov, debout, quelque part au deuxième étage, à la fenêtre de la cellule, continuait à agiter son mouchoir, en me souhaitant bonne chance. Quelques mois plus tard, on lui communiqua le verdict, et il fut expédié en exil à Kem, ville perdue de la province d'Arkhrangelsk.

Notre trio s'était dispersé ; notre « cercle de Samara » cessa d'exister.

La prison « Kresty » [les Croix] comprenait deux corps de bâtiments construits en forme de croix. Le titre officiel était : « *Prison cellulaire de Saint-Pétersbourg* » ; d'après son aménagement intérieur et le régime établi pour les détenus, cette prison neuve était une prison « modèle ». On n'y enfermait que ceux qui purgeaient une peine d'emprisonnement. Tous les prisonniers étaient astreints à une tâche quotidienne, payée, mais assez chichement. Au surplus, l'État prélevait sur ce gain 60 %, je crois ; pendant son emprisonnement, le détenu ne pouvait dépenser que la moitié du reste ; l'autre moitié s'amassait, et devait lui être remise à sa sortie. Les travaux étaient variés : menuiserie, cordonnerie, couture, tissage, filature, confection de boîtes à cigarettes, etc.; comme punition, on donnait à démêler du chanvre (de vieux bouts de corde). La journée de travail durait de sept heures du matin à six heures et demie du soir, avec une heure et demie d'interruption pour le dîner et le repos. La promenade et les interruptions accidentelles avaient lieu pendant les heures de travail. Mais il y avait la tâche ! Elle devait être finie à l'heure dite, coûte que coûte ; sinon, on appliquait des « mesures » de répression ; au cas où le détenu achevait sa tâche avant l'heure fixée, il n'était pas exempté de travail pour le reste de la journée ; il devait commencer une nouvelle « tâche ». Au surplus, les détenus politiques se trouvaient dans un isolement complet. Les cellules des politiques étaient séparées par plusieurs cellules de criminels de droit commun ; il en allait de même pendant la promenade en rond, dans la cour : les

politiques étaient séparés les uns des autres par plusieurs criminels ; il était interdit de parler, de faire le moindre geste avec la main ou le pied³, non plus que de regarder derrière soi ; il fallait avancer en silence, à deux pas de son voisin, les yeux fixés sur le dos de celui qui vous précédait. Dès qu'on passait la porte de la prison, on n'avait plus ni nom ni prénom, simplement un numéro cousu à la manche, c'était tout. Du dehors, on ne pouvait transmettre que des livres (neufs, aux pages non coupées). Une fois par mois une lettre et, avec le même intervalle, je crois, une visite des « plus proches » parents. Comme je n'en avais pas, je n'attendais aucune visite naturellement.

Mais voici que par une pluvieuse journée d'automne, une journée de Pétersbourg, on m'appelle de la promenade « à la maison ». « *Qu'est-ce qu'il y a ?* » – « *Une visite.* » – « *Une visite ?! Qui donc ?* » – « *Votre fiancée.* » Hum... Je me dis : ce doit être une erreur. Ma fiancée ? Qui cela peut-il être ?... Bon, j'y vais. On me conduit vers les petites « armoires » – cages garnies d'une toile métallique, d'une grille et d'une barrière : la pénombre, une houle de voix, du tapage. On amène les uns, on emmène les autres ; et, de l'autre côté, à travers ces barrages, à la distance de deux pas, j'aperçois vaguement les visages des gens venus du dehors. J'avance et je me dis : « *Pourvu que je reconnaisse ma « fiancée » et que je n'entre pas dans la cage de la « fiancée d'un autre* »... « Mais, à ce moment, mon convoyeur me tire d'affaire ; de la voix, il me fait rebrousser chemin : « *Par ici ! Voilà votre fiancée* », et il nous « présente » l'un à l'autre. Nous essayons d'adopter le ton et les manières de circonstance, et nous commençons effectivement à faire connaissance. J'apprends que j'ai devant moi une étudiante des Cours féminins supérieurs, Olga Ivanovna Tchatchina, aujourd'hui défunte, comme je l'ai appris récemment ; c'était Vladimir Ilitch qui l'avait trouvée et vivement adaptée en qualité de « fiancée ».

Elle avait à peine eu le temps de me communiquer quelques bribes de nouvelles, entre des questions et des réponses réciproques. que, déjà, la visite était finie. Inutile de dire que j'envoyai une foule de salutations à celui qui avait organisé cette entrevue inattendue. Je ne me rappelle plus si c'était pendant cette entrevue ou pendant la visite suivante que Vladimir Ilitch chargea Tchatchina de me remettre le livre de [Strouvé](#) qui venait de paraître : *Notes critiques*, et qui provoqua alors une certaine sensation et des discussions passionnées, notamment par sa dernière phrase : « *Ainsi donc, reconnaissons notre manque de culture et allons nous mettre à l'école du capitalisme !* » À la suite de Strouvé, au début du printemps de 1895, parut Beltov⁴ : [Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire](#).

Pendant une visite, O. Tchatchina, après m'avoir annoncé la parution de ce livre et dit qu'elle l'avait déjà remis au bureau de la prison pour moi, réussit par certaines allusions à me faire comprendre qui se cachait sous ce nom innocent de « Beltov ».

Ce brillant ouvrage polémique échauda littéralement les populistes avec, à leur tête, le « maître des pensées » N. Mikhaïlovski, qui triomphaient dans les libres espaces de la presse légale. Ce « Beltov » produisit sur moi, qui étais complètement détaché de la vie active en liberté, notamment de la vie de la capitale, l'impression d'une bombe qui aurait éclaté au milieu du silence absolu de la prison. Je ne puis m'empêcher de raconter l'excitation extraordinaire qui s'empara de moi, quand je reçus ce livre. La visite est terminée. Me voici dans ma cellule. Bientôt, par le judas, on me montre le livre qui vient d'être apporté, pour le remporter aussitôt (après quoi, il va falloir faire des « démarches » pour qu'on me remette le livre, telle est la procédure).

Je demande à voir quelqu'un de l'« administration ». Le chef-adjoint de la prison arrive. D'un ton calme, ennuyé, je déclare qu'un livre a été remis à mon nom et que je désire le recevoir pour le lire. – « *Quel livre ?* » Je le nomme. « *Comment ? Communiste ?! Impossible, impossible.* » – « *Mais non ! Moniste.* » – « *Qu'est-ce que ça signifie ?* » – « *Cette conception avait cours chez les philosophes de l'antiquité...* » – « *Ah, m'interrompt le chef-adjoint. C'est bon. Je verrai, je verrai. S'il n'y a rien sur la*

3. Afin que les détenus politiques ne pussent de cette façon causer entre eux d'après l'alphabet des prisons. Pour la même raison, dans la prison moscovite « Taganka », par exemple, on nous avait interdit, à un moment donné, d'avoir de petits miroirs dans les cellules dont les fenêtres étaient au soleil. (I.L.)

4. Pseudonyme de [G. Plékhanov](#). (NR.)

politique, je vous l'enverrai. » Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que, de nouveau, on me présente le livre par le judas : « Prenez ! » Le livre est tout propre, tout neuf, *non coupé*, avec une demi-douzaine de cachets : « Vu P.C. de S.P. ». Voilà ce que c'est que la « philosophie », et la philosophie « antique » par-dessus le marché !...

Quelques publications littéraires nouvellement parues suivirent ce premier livre. Ainsi, grâce à la sollicitude de Vladimir Ilitch, j'étais un peu au courant au moins de la littérature légale qui paraissait alors.

Entre-temps la date de ma libération approchait. On savait que le jour de la sortie, l'Okhrana, à qui la prison remettait directement les détenus politiques relaxés, leur permettait de passer quelques heures à Pétersbourg, s'ils le désiraient. Comme bien l'on pense, nous allions profiter de cette occasion pour nous rencontrer, Vladimir Ilitch et moi. A l'une de nos dernières entrevues, O. Tchatchina m'annonça que, de l'Okhrana je devais me rendre directement chez elle ; elle se chargeait du reste.

Enfin, voici arrivé le 24 avril 1895, date de ma sortie. Le matin à 10 heures, on m'amène dans le bureau. Après dix mois de privation de tabac, je fume avidement la première cigarette. Escorté par un agent de l'Okhrana qui, je ne sais pourquoi, s'était coiffé d'un chapeau haut-de-forme, je roule vers la Gorokhovaïa. Les formalités sont remplies ; la comédie du « choix » de ma résidence est jouée ; force m'a été de « choisir » la ville de Penza.

Je me rends directement dans l'île Vassilievski, chez Tchatchina. Nous nous serrons joyeusement la main. Dans sa chambrette bien propre d'étudiante, elle s'affaire, prépare le thé, etc. Après m'avoir donné à la hâte quelques « instructions » au sujet du déjeuner, O. Tchatchina me quitte et court chercher Vladimir Ilitch. Elle revient et bientôt Vladimir Ilitch arrive à son tour⁵. Notre rencontre est joyeuse. Le long mutisme presque absolu et l'émotion me font bégayer un peu. Notre conversation saute constamment d'un sujet à l'autre et est à tout moment interrompue par des plaisanteries et des rires. Nous voudrions parler surtout du travail, faire le point, mais cela nous réussit mal ; plusieurs heures s'écoulaient, insensiblement.

Et voici le plan que suggère Vladimir Ilitch : il se rendra avec moi à Moscou ; je passerai 24 heures chez eux illégalement, et puis je gagnerai « ma » Penza, et lui retournera à Pétersbourg ; il dit qu'il avait l'intention de se rendre à Moscou pour affaire, et d'y voir sa famille par la même occasion. Donc nous ferons le voyage à deux et nous passerons toute une journée ensemble à Moscou. Bien entendu, j'accepte avec enthousiasme ce plan merveilleux. Il pense que les camarades lui permettront de s'absenter. Mais à cet effet, il doit voir certaines personnes et régler sans faute certaines questions avant le départ du train. Bon. C'est décidé. Le tout est de savoir s'il réussira à joindre les camarades intéressés. De toute façon, il passera m'annoncer le résultat.

Je dois dire que juste à ce moment (Vladimir Ilitch avait eu le temps de me l'annoncer), on préparait pour l'impression ou on était en train d'imprimer, je ne me souviens plus exactement, le fameux recueil *Documents pour caractériser notre développement économique*, qui, bientôt après sa parution, fut brûlé par la censure à cause de l'article de Vladimir Ilitch signé K. Touline ; « *Le contenu économique du populisme et la critique qu'en fait dans son livre M. Strouvé* » ; cet article, par son contenu et ses dimensions, occupait la place centrale dans le livre.

Le soir Vladimir Ilitch revient et m'annonce qu'il a tout arrangé et qu'il peut faire le voyage avec moi. Le train part à telle heure, nous vérifions nos montres. Par mesure de précaution, nous irons à la gare, chacun de son côté, nous ne nous aborderons pas et prendrons place dans n'importe quel wagon ; puis, après plusieurs stations, il me cherchera et me rejoindra dans mon wagon. À tout hasard, il me conseille de partir à l'avance, pour le cas où le pont du Palais serait démonté et qu'il me faudrait passer par le pont Nikolaevski, ce qui pourrait me faire rater le train. Ainsi donc, à tout à l'heure.

5. L'auteur se trompe ; sa rencontre avec V. Lénine eut vraisemblablement lieu plus tôt, puisque le 25 avril 1895 V. Lénine était déjà parti pour l'étranger. (N.R.)

Au bout d'un certain temps, suivant le bon conseil de Vladimir Ilitch et après avoir pris congé de Tchatchina, la sympathique maîtresse de maison, ma « fiancée », que, par la suite, je n'eus plus jamais l'occasion de rencontrer, je m'en fus à la gare...

Je prends un billet, je monte en wagon et me voilà parti. Deux ou trois stations défilent. J'attends : encore un moment, et Vladimir Ilitch va paraître incessamment. Non. Il ne vient pas. Encore plusieurs stations, la nuit s'est faite, il ne vient toujours pas ! Je me dis : il a dû s'endormir, il a tant couru tout le jour.

Le matin s'écoule, puis la journée, il ne vient pas ! Plus de doute : quelque chose est arrivé, mais quoi ? Je n'arrive pas à comprendre. Se peut-il qu'on l'ait arrêté, ou quelque chose dans ce genre ? Les pensées les plus angoissantes me viennent à l'esprit... Et voici Moscou. Je descends du Wagon et je cherche des yeux parmi les voyageurs qui débarquent : il n'est pas là ! Les gens se dispersent rapidement, la gare reste vide. Où aller ? ! Je n'ai pas une seule adresse... J'étais si sûr de faire le voyage de conserve que je n'ai même pas pris l'adresse des Qulianov. Désarmé, je m'assieds sur un banc du quai et je songe : Si je veux continuer mon voyage, je dois immédiatement me rendre à une autre gare. Et si la question s'éclaircit à l'instant ?

Alors, rester ici ? Mais, pour la nuit on me chassera de la gare, et il ne m'est pas possible d'aller à l'hôtel avec mon « matricule » compromettant...

Tout à coup, une sonnerie retentit sur le quai. Je cours m'informer : « Qu'est-ce que c'est ? » – « *C'est le train qui arrive ; il a quitté la station voisine.* » – « *Quel train, d'où vient-il ?!* » – « *De Pétersbourg, numéro un tel bis* »... J'apprends que tous les jours, quinze minutes après le train qui m'a amené ici, un train complémentaire portant le même numéro (bis) quitte Pétersbourg. J'apprends ensuite qu'il n'y a que quelques jours seulement que ce train a été mis en circulation. Hem, c'est curieux ! Un espoir me vient : et si Vladimir Ilitch a pris justement ce train ? Attendre et manquer celui de Penza au risque de me trouver finalement dans la rue, sans avoir où passer la nuit ? Ma foi, tant pis !...

Le train arrive de loin à toute allure, il approche ; enfin, il entre en gare avec fracas et s'arrête. À toutes les portières se montrent les têtes des voyageurs. Et voici Vladimir Ilitch !... Mais, qu'est-ce à dire ? Il me menace du poing !... Dans la bousculade, je lui réponds par le même geste... Sans nous aborder ni nous saluer, nous sortons de la gare comme si de rien n'était. Nous hélons un fiacre. installés dans la voiture, nous nous bourrons mutuellement les côtes à coups de poings. Enfin, riant aux éclats, nous passons des gestes aux paroles. La chose s'éclaircit rapidement. Nous avons raison tous les deux : j'ai pris le train ordinaire ; tandis que lui, arrivé un peu en retard, mais ne s'en doutant nullement et, au contraire, voyant devant le guichet une foule qui demandait des billets pour Moscou, il a pris tranquillement un billet, et est monté en wagon, convaincu qu'il faisait le voyage dans le même train que moi !... Il me raconta avec dépit comment la nuit, et puis, plusieurs fois dans la journée, à différentes stations, il avait essayé de me trouver, mais sans résultat... En effet, il lui était difficile de me trouver dans ce train !...

Mais tout est bien qui finit bien. Nous rattrapâmes à Moscou le temps perdu pendant le voyage. Toute cette soirée-là, et une partie de la journée suivante, nous fûmes inséparables. Vladimir Ilitch m'apprit alors une foule de choses, du plus haut intérêt, sur l'activité des cercles de Pétersbourg, notamment sur son activité littéraire clandestine. Je pus conclure qu'à l'époque le travail de propagande et même, dans une certaine mesure, le travail d'agitation, étaient assez solidement et largement organisés à Pétersbourg, notamment parmi les ouvriers des grandes usines ; il me parla beaucoup aussi du recueil de *Documents* en voie d'impression, des discussions avec Strouvé, de l'attitude observée à son égard. Je compris clairement que dans tout ce travail Vladimir Ilitch jouait un rôle actif et dirigeant, bien que lui-même ne le soulignât pas du tout... Cependant, les heures s'écoulaient ; le lendemain soir, après avoir chaleureusement pris congé de Vladimir Ilitch et de sa famille, je partis pour Penza.

Penza, comme d'ailleurs je m'y attendais, me déplut dès le premier abord : même pour l'époque c'était un vrai trou, de sorte que même Samara, par exemple, paraissait en comparaison presque un grand centre...

Bientôt après mon arrivée, l'idée qu'il me fallait fuir Penza, s'ancre dans mon esprit. Mais où aller ? Là était la question. Passer à l'illégalité ne me venait pas à l'esprit ; la chose n'était guère pratiquée à l'époque. Je repassais sans fin dans ma mémoire les villes qui ne m'étaient pas interdites par la police : cet examen n'avait rien de réjouissant. Le mieux, évidemment, serait d'aller dans le midi. Mais Kharkov, par exemple, ou Rostov, Odessa, Kiev... inutile d'y songer ! Enfin, Ekaterinoslav se présente à mon esprit. Je me renseigne. Rien de précis : personne n'y a jamais été, pas de contacts. Qu'est-ce que cette ville ? On n'en sait rien. Il y a quelques usines dans la ville même, ou aux environs. C'est toujours ça. Et puis Ekaterinoslav ne figure pas sur la liste des villes interdites. C'est décidé. Il faut demander l'autorisation de me transporter à Ekaterinoslav. J'envoie une requête au ministère de l'Intérieur...

Au bout de trois semaines, on me fait venir à la Direction de la police et l'on m'annonce que mon transfert à Ekaterinoslav, pour y élire domicile, ne « *rencontre aucun obstacle* » de la part de, etc.

Ainsi donc, je peux me rendre à Ekaterinoslav... Et, naturellement, la question se pose de nouveau : où trouver des contacts et des adresses à Ekaterinoslav ? Je dois dire qu'à peu près à la même époque (je ne me rappelle plus exactement quand) un autre événement survint, fort agréable pour moi. Le mari de A. Oulianova, M. Elizarov, aujourd'hui défunt, vint me voir ; il se rendait de Moscou à Samara, je crois. Il m'apporta en cadeau, de la part de Vladimir Ilitch, le recueil dont la parution était attendue avec une telle impatience par tous ceux qui en avaient entendu parler. Mais cette joie fut aussitôt assombrie parce que le recueil nouveau-né, avant d'avoir été mis en vente, avant même d'être sorti des murs de l'imprimerie, avait été entièrement confisqué, à cause de l'article de K. Toulina, mentionné plus haut. On n'avait réussi à sauver qu'une centaine d'exemplaires, « volés » à l'imprimerie par P. Strouvé, comme on me le raconta. On sait que tout le tirage fut brûlé, et, de cette façon, le livre devint une rareté bibliographique, dès son impression. En partie parce que j'avais reçu ce livre, et, surtout, pour avoir quelques renseignements précis sur Ekaterinoslav, je résolus de me rendre secrètement à Moscou, chez les Oulianov, et d'y voir Vladimir Ilitch qui se trouvait de nouveau à Moscou, comme sa lettre me l'avait appris.

Vladimir Ilitch appuya chaudement ma décision d'élire domicile à Ekaterinoslav ; il me dit que, d'après les informations dont il disposait, il y avait eu récemment là-bas de nombreuses arrestations, mais qu'auparavant il y existait une organisation social-démocrate qui militait assez activement parmi les ouvriers des usines locales, fort importantes. Il me cita plusieurs camarades qui travaillaient à Ekaterinoslav avant les arrestations ; je me souviens qu'il nomma [Vinokourov](#), [Mandelstam](#) et, je crois, [Leiteizen](#). Mais où en étaient les choses à présent, après les arrestations, qui était « vivant », qui ne l'était plus, il l'ignorait. Tels étaient les renseignements qu'on avait à Moscou... Le même jour il réussit à me procurer une lettre, adressée à un fonctionnaire de la Direction du chemin de fer Ekaterininskaïa : cela m'aiderait à trouver un gagne-pain, chose essentielle pour moi, en ma qualité de surveillé, et au surplus, dans une ville où je ne connaissais personne.

Ce fut ma dernière rencontre avec Vladimir Ilitch avant son arrestation et son exil en Sibérie.